

Au dossier du fr. flibustier, esp. filibustero

Autor(en): **Aebischer, Paul**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de linguistique romane**

Band (Jahr): **33 (1969)**

Heft 129-130

PDF erstellt am: **24.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-399438>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

AU DOSSIER DU FR. *FLIBUSTIER*,
ESP. *FILIBUSTERO*

C'est à M. Corominas qu'on est redevable de la remarque la plus sensée, de l'observation hélas la plus exacte concernant l'étymologie de l'esp. *filibustero* et par conséquent de toute sa famille : il ne craint pas d'avouer, tout au début de l'article qu'il consacre à ce mot, que c'est là une « palabra de historia mal estudiada »¹. Il n'a peut-être qu'un tort : celui de sacrifier aux habituels faux-dieux lorsqu'il ajoute qu'elle « aparece primeramente en el ingl. antic. *flibutor* (hoy *filibuster*) y parece tomada del neerl. *vrijbuit* ' corsario ', compuesto de *vrij* ' libre ' y *buiten* ' saquear ', ' hacer botín ' » ; le -s- du groupe -st- ayant dû selon lui « agregarse en las Antillas, quizá por influjo del cast. *farabustear* ' hartar con mañas ' ; a no ser que naciera de una falsa grafía francesa ». Comme complément d'information, il ajoute qu'« en inglés se halla ya *frebeters* en 1570, más claramente « theeves and *flibutors* » en 1587, *freebooters* en 1598, *frybuters* en 1622, y el verbo *freeboot* ' piratear ' desde 1592. En neerlandés la locución *op vrijbuit gaen* ' entregarse (= ir) a la piratería ' ya se halla antes del S. XVI, y el correspondiente sustantivo personal *vrijbuit* pasó también al alem. *freibeuter* [1579], al inglés y a las lenguas escandinavas (vid. Kluge) ». Il continue en notant qu'« en francés tenemos *fribustier* en 1667 y 1690, *flibustier* en 1690, pero todavía *flibutier* en Ménage († 1692), y ya en 1701 se nos advierte que la -s- del verbo *flibuster* se pronunciaba. Es posible que naciera de una falsa grafía con -s- muda, en el francés de las Antillas », et il termine en disant qu'« en castellano es notable la muy tardía aparición del vocablo : como nota *El Averiguador* (1871, pp. 136-37), Cárdenas Cano en 1723, y otros autores que se ocupan de la piratería en el Mar Caribe, sólo se refieren a los filibusteros con el nombre de *piratas* o *corsarios* » : si Pezuela, dans son *Historia de la Isla de Cuba*, parue à Madrid en 1868, appelle *filibusteros* les aventuriers qui prirent

1. J. Corominas, *Diccionario crítico-etimológico de la lengua castellana*, vol. II, p. 524.

part à l'occupation de l'île de la Tortue vers 1640, c'est qu'il suit l'usage français ou anglais.

Si je n'ai pas hésité à reproduire une bonne partie du savant article de M. Corominas, c'est que, mieux que tout autre, il a porté son attention sur les antécédents anglais et hollandais supposés de *flibustier* ; que, le premier, il a noté l'apparition récente de *filibustero* dans le lexique espagnol ; qu'ensuite, en revenant par deux fois sur la présence d'un *s* dans les deux formes, il a manifesté un malaise que je comprends d'autant mieux que je le ressens moi aussi ; et qu'enfin, en donnant la parole au principal représentant de l'étymologie traditionnelle, il me sera plus facile de ne citer les autres qu'en passant. Car tous les lexicographes antérieurs à M. Corominas, de même que ceux qui, après lui, ont traité de *flibustier*, ne donnent que l'habituel carillonnement anglo-hollandais, plus ou moins fourni, plus ou moins harmonieux : j'en puis donc me contenter de n'ausculter que les plus gros bourdons. Bloch-Wartburg voient eux aussi dans notre mot un emprunt du hollandais *vrijbuiter* « pirate », proprement « qui fait du butin librement », expliquant l'insertion du fameux *s* par le fait qu'il a dû s'agir d'abord d'une simple graphie, et ajoutant que l'anglais *fleebooter* est attesté une seule fois, vers la fin du xvi^e siècle, et qu'il ne réapparaît que deux siècles plus tard, sous la forme *flibustier*, qui est évidemment un emprunt au français : ce qui signifie, j'imagine, que ces auteurs estiment bien plus vraisemblable l'origine néerlandaise du mot qui nous intéresse¹. MM. Battisti et Alessio, eux, voient par contre dans l'italien *filibustiere* et le français *flibustier* des termes tirés de l'anglais *flibutor* (1587), dérivé lui-même du hollandais *vrijbuiter*². Hatzfeld, Darmesteter et A. Thomas expliquent eux aussi *flibustier* comme étant emprunté à l'anglais ancien *flibutor*, ou *frybuter* (1622), aujourd'hui *flibuster* ou *freebooter*, « qui est lui-même une transcription du holland. *vrijbueter* »³. Littré tire *flibustier*, originairement *fribustier*, directement du mot hollandais ; et si nous remontons de deux siècles dans le monde des étymologistes, nous voyons que Furetière, en 1690, admet que *flibustier*, « un nom qu'on donne aux Corsaires ou Aventuriers qui courent

1. O. Bloch et W. von Wartburg, *Dictionnaire étymologique de la langue française*, 4^e édit., Paris, 1964, p. 266. cf. le *FEW*, vol. XVII, p. 437.

2. C. Battisti, G. Alessio, *Dizionario etimologico italiano*, vol. III, Firenze, 1952, p. 1640.

3. A. Hatzfeld, A. Darmesteter, A. Thomas, *Dictionnaire général de la langue française*, [t. I], p. 1077.

les mers des Antilles et de l'Amérique », vient de l'anglais *flibuster* « corsaire »¹, ce qui est exactement l'opinion de Ménage, qui ne fait que la motiver en ajoutant : « parce que les premiers aventuriers dans le Nouveau Monde étoient Anglais »².

En somme, l'auteur des *Origines de la langue française* peut être fier de ce que, pendant trois siècles environ, ce qu'il a dit concernant l'étymologie de *flibustier* a été admis à peu près tel quel par les plus grands pontifes de la lexicologie, avec tout au plus ça et là quelques fioritures ou quelques timides tropes : en effet, le dernier en date des érudits qui ait traité de notre mot, M. Arveiller, le considère comme emprunté à l'anglais *flibutor* (1587), *frebetter* (1570), lui-même emprunté au hollandais. Emprunt à l'anglais on ne peut plus normal, puisque, précise-t-il, « on doit remarquer le fait suivant : la fameuse bande de l'île de la Tortue est à l'origine, peut-on dire, une organisation anglaise, si l'on en croit Du Tertre, bien documenté sur la question »³.

Il est exact que le P. J-B. Du Tertre, religieux dominicain, né à Calais vers 1610 et mort à Paris en 1687, passa dix-huit années aux missions des Antilles, et qu'il nous a laissé un important ouvrage, l'*Histoire générale des Antilles*, en trois volumes imprimés à Paris entre 1667 et 1671. Mais nous disposons d'autre part d'un témoignage encore plus précieux, du fait qu'il provient non pas d'un ecclésiastique, mais d'un ancien « engagé » — on donnait ce nom à des hommes que l'on racolait en France et que, à l'aide de fallacieuses promesses, on expédiait à l'île de la Tortue, où, pour une période de trois ans au moins, ils étaient au service de la flibuste — devenu boucanier, puis aventurier, c'est-à-dire flibustier, Alexandre-Olivier Oexmelin, qui, après avoir passé plusieurs années dans la flibuste et avoir été en rapports avec cette organisation pendant près de quarante ans, en écrivit l'histoire et nous laissa également les biographies des plus illustres flibustiers qu'il avait personnellement connus. Cet ouvrage — nous nous pencherons bientôt sur quelques-unes de ces éditions — parut d'abord en hollandais, sous le titre *De Americaensche Zee-Roovers*, Amsterdam, 1678, puis en allemand (Nuremberg, 1679), en espagnol (Cologne,

1. A. Furetière, *Dictionnaire universel*... t. II, La Haye et Rotterdam, 1690, s. v.

2. Ménage, *Dictionnaire étymologique de la langue française*, nouv. édit., t. I, Paris, 1750, p. 601.

3. R. Arveiller, *Contribution à l'étude des termes de voyage en français*, (1505-1722), thèse pour le doctorat ès-lettres présentée à la Faculté des lettres de l'Université de Paris, Paris, 1963, p. 231-233.

1681), en anglais (Londres, 1684) et enfin en français sous le titre *Histoire des aventuriers qui se sont signalez dans les Indes...* en deux tomes imprimés à Paris, d'abord en 1686 et, dans un texte modifié et allongé, à Paris encore deux ans après, soit en 1688¹. Même si les faits qu'il relate sont à notre goût un peu trop démunis de dates, ils n'en ont pas moins un intérêt si réel que je demande au lecteur la permission de les résumer ici, en me servant de l'édition de 1688.

Les aventuriers français avaient tout d'abord établi leur centre d'affaires dans l'île de Saint-Christophe, dans les Antilles orientales ; mais celle-ci, qui avait entre autres inconvénients celui d'être trop éloignée et trop à la portée des incursions des Espagnols, fut bientôt délaissée pour l'île de la Tortue, située sur la côte septentrionale de l'actuelle république de Haïti. Aux habitants primitifs, qui étaient en petit nombre, s'ajoutèrent donc des aventuriers et des boucaniers, Français pour la plupart, et aussi plusieurs Anglais, qui y furent fort bien reçus (p. 22). Mais les Espagnols, conscients du péril que présentait ce nid de pirates, débarquèrent dans l'île et passèrent au fil de l'épée partie des habitants. La flotte espagnole étant repartie sans qu'elle y eût laissé de garnison, les rescapés se réunirent et « se remirent en possession de l'Isle sous la conduite d'un

1. Tel est le nom que porte notre auteur dans les éditions françaises de son livre. Mais Guégan, dans sa réédition de *Les Aventuriers et les boucaniers d'Amérique par Alexandre Oexmelin...*, édit. enrichie et publiée par Bertrand Guégan, Paris, s. d. [1930], p. 5, a justement remarqué que ce nom est incertain, que « les Hollandais l'appellent Exquemelin, les Espagnols et les Anglais Esquemeling », qu'on l'a cru longtemps hollandais, mais qu'« une phrase du traducteur espagnol permet de le dire français », ce dont, pour ma part, je doute fort. Plus récemment encore, dans la préface écrite par Eliseo Diego à son édition d'Esquemeling, *Piratas de América y luz a la defensa de las costas de Indias occidentales*, Habana, 1963, p. 28, a non seulement noté les variantes avec lesquelles apparaît le nom de famille d'Oexmelin, mais a souligné les divergences qui existent en ce qui concerne son ou ses prénoms : « En la primera edición holandesa del año 1678 el nombre aparece de ese modo : A.O. Exquemelin ; tres años más tarde nuestro traductor español transcribe con alegre inconsecuencia : J. Esquemeling ; en 1684, bajo la muestra del « Dragón Verde », el editor inglés amplifica : John Esquemeling, sin más explicaciones que la solidez de su palabra británica. Lo que no es obstáculo para que el traductor francés lo contradiga en 1686 con pareja insolencia : nos ofrece ahora, sin más, las memorias de Alexandre-Olivier Oexmelin ». Tout cela sans compter que « en un tratado alemán sobre la piratería, publicado en Tubinga en 1803, Juan o Alexandre-Olivier... recibe el nombre totalmente inesperado de José ».

Voir sur ces éditions l'excellente notice de Bertrand Guégan, dans son livre que je viens de citer, p. 8-13.

Capitaine Anglois nommé Villis » (p. 23). Peu après arriva un aventurier français qui, peu satisfait du changement, se rendit à Saint-Christophe auprès du chevalier de Poincy, commandant de l'île au nom de l'Ordre de Malte, lequel chargea un certain M. Le Vasseur de reprendre possession de la Tortue, où il aborda vers la fin août 1640, accompagné d'une quarantaine de boucaniers français (p. 25). Sitôt à terre, Le Vasseur somma le gouverneur anglais de vider les lieux avec tout son monde : ce qui fut fait sans la moindre effusion de sang (p. 26). Il visita ensuite l'île, y construisit un fort, si bien que les gens des îles voisines s'y établirent, et que la Tortue connut une remarquable prospérité. Mais, une fois de plus, les Espagnols, inquiets, équipèrent à Saint-Domingue six navires avec cinq ou six cents soldats : ils furent néanmoins contraints de se retirer sans avoir obtenu le moindre succès (p. 27-28).

Les relations s'étant tendues entre le chevalier de Poincy et Le Vasseur, ce dernier fut assassiné et remplacé, non sans qu'eussent surgi quelques difficultés, par le chevalier de Fontenay, qui remit l'île dans un état florissant, répara le fort auquel il ajouta deux bastions (p. 32), ce qui eut comme résultat que les aventuriers « revinrent à la Tortue plus que jamais, car le Chevalier, estant luy-mesme Avanturier, les traita bien », équipant des bâtiments qu'il envoyait en course. Les boucaniers étant revenus eux aussi, « la Tortue se vit plus peuplée qu'elle ne l'avoit jamais esté ». Ce qui, forcément, irrita une troisième fois les Espagnols. Profitant d'un moment où tous les aventuriers étaient en course, et où il ne restait dans l'île que quelques habitants, ils débarquèrent, réussissant même à réduire le fort et à s'emparer de sa petite garnison (p. 33-35). Le général espagnol fit réparer le fort et y plaça une garnison de soixante hommes (p. 39).

Le Chevalier de Poincy étant mort sur ces entrefaites, des troubles s'élevèrent dans les îles françaises des Antilles. Un gentilhomme périgourdin, le sieur du Rossey, « qui avoit esté autrefois boucanier » (p. 40), proposa à ses anciens camarades de reprendre la Tortue. Au nombre de quatre à cinq cents, « tant boucaniers qu'aventuriers et habitans, qui avoient autrefois demeurés à la Tortue », ils s'emparèrent de l'île grâce à une habile manœuvre (p. 41), et réexpédièrent les Espagnols à Cuba.

Tous jurèrent alors fidélité à M. du Rossey, qui gouverna l'île pendant plusieurs années et qui, avant de rentrer en France, laissa son neveu, M. de la Place, comme gouverneur-remplaçant. Poste qu'il occupa jusqu'en 1664, date à laquelle la Compagnie des Indes Occidentales fut rétablie

(p. 43). Cette dernière prit possession de la Tortue en même temps que des autres îles antillaises appartenant à la France. La même année, on y envoya une garnison de soixante hommes, avec un lieutenant et divers fonctionnaires et, comme nouveau gouverneur, M. d'Ogeron, qui fit venir à la Tortue « quantité de familles de Bretagne et d'Anjou, ... qui presentement y sont fort bien établies ». Ce qui n'empêche, dit Oexmelin, en terminant son exposé historique, que « les Aventuriers et les Boucaniers n'y sont plus en si grand nombre, parce qu'il n'y a plus de chasse, toutes les bestes à corne estant détruites par les deux Nations : car les Espagnols voyant qu'ils ne pouvoient empescher les François, qui détruisaient toutes les bestes, en firent de mesme » (p. 49). Mais, si le gibier avait disparu, les terres cultivables, elles, s'étendirent, de sorte que les Français « se sont rendus aussi puissans que les Espagnols, excepté qu'ils n'ont pas des villes, ny des forteresses ».

Ces détails suffisent à nous prouver ceci : que l'île de la Tortue, centre de la piraterie, a été l'enjeu essentiel, dans les deux premiers tiers du XVII^e siècle, d'une longue lutte dont les protagonistes étaient les Français, c'est-à-dire les flibustiers et leurs acolytes, d'un côté, et les Espagnols, de l'autre. Les Anglais n'apparaissent que sporadiquement, d'abord lorsque quelques-uns d'entre eux sont accueillis par les aventuriers et les boucaniers, ensuite quand la Tortue est, très temporairement, aux mains du capitaine Villis. Quant au rôle des Hollandais, il est encore bien plus mince, puisque notre auteur ne fait que mentionner des Zélandais qui eux aussi armèrent en course contre les Espagnols (p. 20), et deux vaisseaux zélandais auxquels les habitants de l'île vendirent du tabac (p. 46-47).

Ce qui signifie, en bonne logique, que si l'origine anglaise ou hollandaise de *flibustier* n'est pas absolument impossible, elle apparaît plutôt comme invraisemblable : il serait donc plus sûr, au vu même de l'histoire de la flibuste, de la rechercher dans le français ou dans l'espagnol. Cela d'autant plus — et c'est toujours là contre que nous achoppons — que les *flibutor*, *freebeters*, *vrijbuiters*, et d'autres larrons nordiques auraient dû donner **fributier* ou **flibutier*¹ en français, comme *vrijbuiters* a donné d'après le *FEW*, *vribute* (1581) en wallon ; on en a été réduit, pour expliquer le fameux *s* de *flibustier*, à pratiquer certains jeux aussi érudits

1. Sans doute Ménage mentionne-t-il un mot *flibutier* : mais il a grand soin de le séparer de notre *flibustier*, puisque le *flibutier*, selon lui, se dit de « celui qui gouverne un flibot ».

que peu convaincants, ne serait-ce que du fait de leur multiplicité, M. Corominas pensant, ou bien à l'influence de l'esp. *farabustear*, ou bien à un *s* qui, purement graphique d'abord, aurait fini par être prononcé : solution qui fut celle proposée par Hatzfeld et Darmesteter, puis tout récemment par le *FEW* et par Bloch-Wartburg, dans la quatrième édition du *Dictionnaire étymologique*. Cela sans compter les élucubrations de König¹. Si, depuis une trentaine d'années, les mentions anciennes de notre mot se sont singulièrement multipliées, grâce surtout aux dépouillements de textes effectués par König² et par M. Arveiller, ce dernier a bien été forcé de reconnaître qu'il n'a retrouvé aucun document nouveau permettant d'apporter quelque lumière sur l'-s- du mot français³. Serait-ce peut-être, et tout simplement, qu'il n'y a pas eu de **flibutier* antérieurement à *flibustier*? Dans l'hypothèse, généralement admise, qu'on aurait passé de la première à la seconde de ces formes grâce au fait que, par une sorte de fausse régression, un -t- serait devenu -st-, dont le -s- aurait fini par être prononcé, nous serions en présence d'une évolution concevable surtout dans une transmission écrite : or notre mot — nous reviendrons sur ce point — risque fort de n'être point un terme appartenant au langage écrit, mais plutôt au langage populaire, à l'argot des corsaires.

Ce que, en tout cas, je concède volontiers, c'est que les formes en *fri-* sont antérieures, ne serait-ce que de peu, à celles en *fli-*. M. Arveiller a en effet découvert un cas de *fribuste* « flibuste »⁴ — qui suppose évidemment, comme il l'a bien vu, un *fribustier* « en tant que mot de marin dans la région antillaise au sens de 'corsaire' »⁵ —, tiré des *Voyages de Le Hirbec*, et datant peut-être de 1643, antérieur en tout cas à 1647. Et si Furetière, comme l'ont reconnu Hatzfeld et Darmesteter et d'autres, donne tant *fribustier* que *flibustier*, c'est là un indice, semble-t-il, que les deux formes coexistaient encore vers la fin du xvii^e siècle. En tout état de cause, *fribustier* est attesté en 1667, et la victoire de son concurrent ne devient écrasante qu'après cette date.

1. K. König, *Überseeische Wörter im Französischen (16.-18. Jahrhundert)*, in *Beihfte zur Zeitschrift für romanische Philologie*, fasc. 91, Halle (Saale), 1939, p. 94.

2. K. König, *op. cit.*, p. 93.

3. R. Arveiller, *op. cit.*, p. 233, note 8.

4. R. Arveiller, *Contribution à l'étude du vocabulaire maritime (suite)*, in *Le Français Moderne*, 26^e année (1958), p. 51.

5. R. Arveiller, *Contribution à l'étude des termes de voyage en français*, p. 231-232.

Mais si *fribustier* paraît plus proche de *vrijbuitier* que ne l'est *flibustier*, il reste toujours la difficulté offerte par le *s*. N'y aurait-il pas peut-être quelque mot espagnol, peu ou mal connu, qui puisse rendre compte de ce détail jusqu'ici indigestible ? Toutefois, avant de procéder à cette recherche, faisons un peu d'école buissonnière, et voyons quels étaient les termes qui désignaient les corsaires dans les diverses éditions du livre d'Oexmelin. Laissons de côté pour l'instant l'édition originale hollandaise et les traductions allemande, espagnole et anglaise, pour ne porter notre attention que sur les éditions françaises. Celles-ci, comme l'a établi Guégan¹, sont au nombre de quatre, ou même de cinq. Nous avons tout d'abord l'édition originale française, l'*Histoire des aventuriers qui se sont signalez dans les Indes...*, en deux volumes parus chez Jacques le Febvre à Paris en 1686. Puis, deux ans après, en 1688, une deuxième édition publiée par le même libraire : il s'agirait, dit Guégan, d'une « seconde édition corrigée et augmentée par Jean de Frontinières, faite sans doute sur l'édition espagnole, mais à laquelle on a ajouté des détails et des dates dus peut-être à Oexmelin lui-même ». Onze ans plus tard, en 1699, paraît, toujours chez Jacques le Febvre, l'*Histoire des aventuriers flibustiers qui se sont signalez dans les Indes...*, en deux volumes. Enfin, en 1744, la Compagnie fait imprimer à Trévoux une édition en quatre volumes, comprenant des parties absolument nouvelles, comme par exemple le *Journal du voyage fait avec les flibustiers à la Mer du Sud, en 1684, et les années suivantes*, qui occupe le troisième volume en entier, et l'*Histoire des pirates anglois*, traduite de l'anglais, à laquelle est consacré tout le quatrième volume. En ce qui concerne les deux premiers volumes, il résulte d'une comparaison détaillée que j'ai faite avec l'édition de 1688 que le texte de Trévoux est très sensiblement remanié, complété mais aussi raccourci en de nombreux points.

Il serait hors de propos, étant donné le but que nous nous proposons, de procéder à un travail semblable pour toutes les éditions mentionnées plus haut. Je me contenterai donc de m'occuper des mots désignant les « corsaires » dans les trois éditions de 1686, 1688 et 1744, que je désignerai par les sigles A, B, et C.

Pour l'édition A, l'examen est aussi négatif que concluant : *flibustier* y est parfaitement inconnu et, comme on peut en juger par le titre même de l'édition, les corsaires de l'île de la Tortue sont, et sont du commencement à la fin, des *aventuriers*.

1. *Les aventuriers et les boucaniers d'Amérique...*, édit....Bertrand Guégan, p. 9-13.

L'édition B par contre fournit un premier cas, mais un seul, de *flibustier* : la population de l'île, dit Oexmelin — à moins qu'il ne s'agisse d'une addition due à Jean de Frontinières — est constituée de trois catégories nettement distinctes, « trois bandes, dont les uns s'appliquèrent à la chasse, et prirent le nom de *Boucaniers*, les autres à faire des courses, et prirent le nom de *Flibustiers*, du mot Anglois *Flibuster*, qui signifie Corsaire ; les derniers s'adonnèrent au travail de la terre, et on les nomme *Habitans* »¹. Partout ailleurs, cette édition ne connaît qu'*avanturier*.

Quant à l'édition C, non seulement elle conserve mot pour mot le passage que je viens de reproduire, mais elle utilise *flibustier* jusque dans son titre, puisque l'*Histoire des avanturiers...* de A et de B est devenue l'*Histoire des aventuriers flibustiers...* Je me hâte de remarquer que cette innovation n'en est pas une, étant donné que l'édition de 1699, que malheureusement je n'ai pas pu consulter, est déjà, au dire de Guégan, une *Histoire des avanturiers flibustiers*. Il est donc possible que ce soit cette édition qui, la première, ait multiplié l'emploi de *flibustier* dans son texte, et que les nombreux exemples de ce mot qu'offre C soient entrés dans la tradition textuaire du livre d'Oexmelin dès 1699. Inutile d'ailleurs pour nous d'entrer dans les détails : qu'il nous suffise de constater que dans C *flibustier* est courant, en particulier dans les adjonctions au texte primitif, adjonctions qui peuvent s'étendre sur des paragraphes ou même des chapitres entiers. Pour ne citer que ce cas, la partie intitulée *Histoire des aventuriers flibustiers qui se sont signalés dans les Indes*, qui occupe les pages 280-361 du deuxième volume, et qui se rapporte surtout à des faits postérieurs à 1686, connaît treize cas seulement d'*avanturier* contre cinquante-trois de *flibustier* ; et c'est même ce terme seul qu'utilise l'auteur, ou l'arrangeur, à partir de la page 301.

Si nous voulons résumer ces observations, nous dirons donc que, si l'édition originale française de 1686 n'a pas le moindre cas de *flibustier*, la seconde édition, de deux ans seulement postérieure à la première, en fournit un ; qu'il est probable que notre mot est déjà sensiblement plus répandu dans l'édition de 1699, édition dont je n'ai pu me servir, et qu'enfin il est certain que pour l'édition de 1744 *flibustier* est le terme habituel pour « corsaire », *avanturier* y étant au contraire réduit à la portion congrue. C'est dire, en deux mots, que dans la série française des éditions d'Oexmelin, à mesure qu'on avance dans le temps, plus on s'éloigne

1. B, vol. I, p. 22.

des origines de la flibusterie, plus l'usage de *flibustier* devient commun, et que le terme primitif, *aventurier*, perd en conséquence du terrain. C'est dire peut-être que lorsqu'en 1686 un narrateur entreprend de relater les hauts faits de la flibuste et des flibustiers, il se garde bien d'utiliser l'un et l'autre de ces mots, qu'il considère sans doute comme étant trop vulgaires, trop chargés de haulte gresse, et qu'il préfère le terme plus choisi parce que plus élastique, plus vague, moins haut en couleurs, d'*aventurier*. Deux ans après, *flibustier*, connu pourtant depuis une quarantaine d'années au moins, apparaît dans l'édition due à de Frontinières : mais il y apparaît timidement, à l'abri et comme sous le prétexte d'une définition. Si bien que ce n'est qu'à la fin du siècle que notre *flibustier* s'impose. Serait-ce parce que, entre temps, il avait perdu son caractère trivial et argotique ?

Mais, dira-t-on sans doute, c'est que précisément il a fallu à notre mot un certain temps pour s'introduire dans le bon usage et pour s'y imposer, de même qu'il faut des années à un vin, bon mais chargé, pour se débarrasser de sa lie. Voire. Continuons alors notre école buissonnière, et examinons d'un peu près ce qui s'est passé dans l'édition princeps, dans l'édition hollandaise du petit livre d'Oexmelin, qui est pour la circonstance Alexander-Oliver Exquemelin : édition parue, nous le savons, à Amsterdam en 1678. Ne l'ayant pas trouvée en Suisse, j'ai appelé au secours mon excellent ami le professeur Vidos, lequel a bien voulu charger un de ses assistants, M. J-G. Fennis, de répondre aux questions que je posais. De l'examen très consciencieux qu'il en a fait, il résulte en premier lieu que le texte hollandais ne connaît pas le passage qui a retenu notre attention, c'est-à-dire celui relatif aux trois catégories des habitants de la Tortue et aux dénominations qu'elles portent : l'auteur se contente de noter que « eenige voeren over nae 't groote Landt om te gaen jagen om huyden te bekoomen ; andere die niet geneegen waren sulcks te doen begaven haer op de roof en gingen op de Spaensse kusten kapen gelijk sy noch heeden doen ; de overige die wijven hadden bleven op het Eylandt sommigen maeckten Plantagies en plantten Taback... », et qu'enfin « andere gingen tappen », ce qu'il résume en disant qu'il comprend des « Kapers », des « Jagers » et des « Planters ». Bien plus : M. Fennis m'assure que le texte hollandais ne connaît ni *flibustier* ni *vrijbuitter*, ni même *habitans*, et qu'une fois seulement il est question de *Boekaniers* (p. 22). Quant à ce que nous appelons les flibustiers, la dénomination usuelle, me dit mon correspondant, « est *Ro(o)ver*, qui revient des centaines de fois », et beaucoup plus rarement *Kapers*. Ces deux termes étant absolument synonymes,

ainsi qu'il ressort du passage « de *Kapers* weten de passagie daer sy passeeren moeten kruyssen dan op her. Wanneer dese *Rovers* eenige tijdt in zee zijn geweest... » (p. 39).

Décidément, notre chasse aux flibustiers se présente mal. L'édition française de 1686, avons-nous vu, ne connaît pas *flibustier*, l'édition princeps hollandaise de 1678 ne connaît pas *vrijbuiten*, et n'use que de *Ro(o)ver* ou *Kaper*, « armer en course » se disant *te kaep gaen* ou *kaep*, auquel correspond le substantif *kaepvaert*.

Mais c'est, dira-t-on encore, que *vrijbuiten* ne s'est pas introduit directement aux Antilles, et qu'il n'y est parvenu que par le truchement des Anglais. Voyons alors l'édition anglaise du livre d'Oexmelin, dont le titre est plus imposant que jamais : *The History of the Bucaniers : being an Impartial Relation of all the Battels, Sieges and other most Eminent Assault committed for several years upon the Coasts of the West-Indies by the Pirates of Jamaica and Tortuga ... Made English from the Dutch Copy : Written by J. Esquemeling, one of the Bucaniers...*, London, 1684. Le titre déjà est peu prometteur, puisqu'il fait des boucaniers les principaux des personnages auxquels le traducteur porte intérêt. Ensuite, il parle bien de nos flibustiers, mais il les appelle « the Pirates of Jamaica and Tortuga ». Et, pour comble, c'est le texte entier qui fait notre désespoir, étant donné que nous n'y trouvons ni *friebetters*, ni *flibutors* ni *frybuters*, mais que, les centaines de fois qu'il mentionne nos corsaires, il use du mot *Pirate*, au pluriel *Pirates*, et que sa fantaisie la plus échevelée consiste à écrire ce mot, rarement au reste, *Pyrate*.

Trois éditions anciennes, la hollandaise de 1678, l'anglaise de 1684, la française de 1686, qui, en ce qui concerne la dénomination des flibustiers, ne s'accordent que négativement d'abord, du fait qu'elles se refusent obstinément, la première à employer le *vrijbuiten* des étymologistes, la deuxième le *frybuter* de ces mêmes savants, la troisième *fribustier* ou *flibustier* ; et positivement ensuite, ou presque, étant donné que chacune pour son compte se sert de termes relativement anodins, de dénominations relativement inoffensives — je dirais mieux : inoffensantes, si cet adjectif existait — *Ro(o)ver* ou *Kaper* la première, *Pirate* la seconde, *avanturier* la dernière.

Allons-nous donner notre langue au chat ? Avant de nous y résoudre, faisons une dernière tentative, et analysons ce que Oexmelin nous dit concernant la population de la Tortue, ce repaire de nos vieilles connaissances les flibustiers. Notre auteur précise — je cite le texte de 1688 —

que si les Avanturiers s'établirent dans cette île après avoir été dans celle de Saint-Christophe, c'est qu'à la Tortue « ils pourroient avoir de la viande quand ils le voudroient, ce qui leur manquoit à Saint-Christophe », si bien que la moitié d'entre eux « allèrent sur la grande Isle tuer des Bœufs et des Porcs, pour en saler la viande, afin de nourrir les autres qui travailloient à rendre l'Isle habitable ». D'autre part « on asseura ceux qui alloient en mer, que toutes les fois qu'ils reviendroient de course, on leur fourniroit de la viande ». C'est ce qui fit que « le petit nombre de ces Avanturiers fut divisé en trois bandes » dont nous connaissons les dénominations : les chasseurs prenant le nom de *boucaniers*, les corsaires celui de *flibustiers*, et les cultivateurs celui d'*habitans* ¹. C'est dire que la population de la Tortue était divisée, si l'on veut, en trois états : les flibustiers occupés aux expéditions maritimes, les boucaniers et les habitants. La flibuste étant la raison d'être de l'organisation, les flibustiers constituaient une sorte d'aristocratie, et les deux autres catégories étaient là avant tout pour les ravitailler, et plus rarement pour leur prêter main-forte.

Mais poursuivons notre enquête. Quelles étaient les langues parlées par nos habitants de la Tortue, ainsi que par leurs ennemis les Espagnols ? Pour ces derniers, la réponse est aisée : c'est évidemment l'espagnol. Dans l'ensemble constitué par les flibustiers et leurs acolytes les boucaniers et les « habitants » de l'île, il y avait sans doute de tout un peu ; mais du fait que la grande majorité des flibustiers était d'origine française, et qu'il en était de même des boucaniers, il est plus que vraisemblable que le français dominait. Mais même si les relations entre la flibuste et les autorités espagnoles étaient tout autres que cordiales, il est permis de croire que bon nombre de nos pirates connaissaient l'espagnol, d'autant plus que nous disposons de la traduction espagnole du livre d'Oexmelin, dont un passage dit clairement que « la mayor parte de los piratas saben la lengua española » ². Par ailleurs Oexmelin signale l'existence de boucaniers espagnols, « qui se nomment entr'eux *Matadores*, ou *Monteros* », qui chassent d'une manière particulière, exerçant leurs talents tant à Cuba qu'à la Tortue, et qui au surplus font continuellement la guerre aux

1. B, vol. I, p. 21-22.

2. Je cite d'après Esquemeling, *Piratas de la América y luz a la defensa de las costas de Indias occidentales*, [p. p. Eliseo Diego], Habana, Comisión nacional Cubana de la Unesco 1963, p. 139.

Français ¹. En bref, quelle qu'ait été la prééminence de la langue française dans notre île et dans l'entourage de la flibuste, il est évident que les contacts avec l'espagnol étaient multiples et, dirons-nous même, journaliers.

Mais il y a espagnol et espagnol. Nul ne prétendra que tous les soldats et les marins de sa Majesté Catholique, que tous les boucaniers de Cuba, de l'île Espagnole et de celle de la Tortue s'exprimaient en langue de cour ; il serait plutôt étonnant que leur langage n'eût pas été pittoresquement contaminé par cette germania multiforme et polybasique, jargon des rufians, des voleurs, des picaros et de tant d'autres aventuriers de basse extrace, si chers — et si justement chers — au roman espagnol.

Par un pur hasard, mon attention a été attirée par un passage de la *Ilustre fregona* de Cervantès. De Carriazo, l'un des principaux personnages de la nouvelle, l'auteur nous dit qu'il a fait son éducation picaresque à Madrid, Tolède, Séville, et que « en fin, en Carriazo vió el mundo un pícaro virtuoso y limpio, bien criado y mas que medianamente discreto. Pasó por todos los grados de pícaro, hasta que se graduó de maestro en las almadrabas de Zahara ², donde es el *finibusterrae* de la picaresca.. » ³. La nouvelle en question étant datée de 1597, au plus tard de 1603 ⁴, nous dirons que notre mot est attesté pour les alentours de 1600. Quant au sens du mot dans le passage que je viens de reproduire il est clair : si Rodríguez Marín le rend par « el non plus ultra », je ne ferai qu'allonger la liste de ses synonymes en disant qu'on pourrait le rendre aussi par « summum, perfection, crème, gratin ».

A côté de cette forme *finibusterrae*, les romans picaresques connaissent aussi la variante *finisterrae*. En effet, par deux fois, dans la *Picara Justina*, on rencontre ce terme. Une première lorsque, dans la seconde partie de la *Picara romera*, l'auteur, donnant la parole à son héroïne, dit que « el

1. B, vol. I, p. 123-124.

2. La présence même de madragues à Zahara montre que cette localité ne peut être située qu'au bord de la mer : c'est par conséquent avec raison que Rodríguez Marín, in Cervantes, *Novelas ejemplares*, I, Madrid, 1966, p. 224, l'identifie avec Zahara, petit endroit situé à mi-distance entre le cap Trafalgar et la Punta Camarinal, sur territoire de Vejer de la Frontera (Cadix). Pour plus de détails sur cette madrague de Zahara, voir Fr. Rodríguez Marín, *La segunda parte de la vida del pícaro*, in *Revista de Archivos, Bibliotecas y Museos*, vol. I (1908), p. 68-69.

3. A. Valbuena y Prat, *La novela picaresca española*, 2^a ed., Madrid, 1946 ; Miguel de Cervantes, *La ilustre fregona*, p. 150.

4. A. Valbuena y Prat, *op. cit.*, édit. cit., p. 147.

mayor presente que por entonces pensaba yo que se podía hacer a una mujer de mi estofa era una sortija de latón morisco, y a lo sumo, de plata, y cuando llegaba a ser sobredorada, venía a perder la senda de la consideración y pensaba que era el *finisterrae* de los presentes »¹; une seconde, quand l'un de ses personnages dit que « gastamos las damas que haya pasajeros por nuestra puerta, que no a buen bodegón donde no cursan muchos. Pero no es ese el *finisterrae*, ya que la gallardía, gravedad, señorío y aun el gusto y el amor, por pragmática usual, se ha reducido a sólo el dar... »².

Si dans ces deux passages la forme du mot est légèrement différente, le sens par contre est exactement celui du *finibusterrae* de tout à l'heure. De plus la date de ces deux attestations est sensiblement la même que celle de ce dernier, puisque le *Libro de entretenimiento de la pícaro Justina* a paru en 1605, mais que, comme le remarque M. Valbuena y Prat, il a été écrit « mucho tiempo antes, aunque visiblemente acoplado a algún aspecto del *Guzmán de Alemán*. (1599) »³.

Ajoutons que *finibusterre* figure doctement dans le *Diccionario* de l'Académie espagnole, qui le donne comme étant un mot de la germanía, avec les significations de « término o fin », puis de « horca », c'est-à-dire de fourche patibulaire, et enfin avec celle, dans le langage familier, de « colmo, acábose »⁴. Notons enfin que M. Corominas⁵ enregistre parmi les composés de *fin*, un *finibusterre* tiré du *Vocabulario de Germanía* de Juan Hidalgo⁶: vérification faite, cet auteur lui attribue lui aussi le sens de « horca », notre mot, avec cette même valeur, ayant du reste été employé par Cervantès dans une autre de ses nouvelles, *Rinconete y Cortadillo*⁷, écrite en 1601 ou 1602⁸. Tous détails qui expliquent pourquoi *finibusterre* « gibet » a été recueilli par Oudin⁹, et enfin, comme a bien voulu

1. A. Valbuena y Prat, *op. cit.*; *La pícaro Justina*, lib. II, parte II, cap. I, p. 777.

2. A. Valbuena y Prat, *op. cit.*; *Ibid.* lib. IV, cap. III, p. 877.

3. A. Valbuena y Prat, *op. cit.*, p. 703.

4. Real Academia Española, *Diccionario de la lengua española*, 17^a ed., Madrid, 1947, p. 600.

5. J. Corominas, *op. cit.*, vol. II, p. 527.

6. Juan Hidalgo, *Vocabulario de Germanía*, Barcelona, 1609, s. v.

7. A. Valbuena y Prat, *op. cit.*; Miguel de Cervantes, *Rinconete y Cortadillo*, p. 182.

8. A. Valbuena y Prat, *op. cit.*, p. 148.

9. C. Oudin, *Le Tresor des deux langues espagnole et françoise...*, augmenté par A. Oudin, Paris, 1660, p. 387.

me le faire savoir M. de Riquer, dans les *Romances de Germania* publiés en 1779¹.

Il nous importe peu, en l'occurrence, de déterminer si pour notre *finibusterre* le sens de « gibet » est antérieur ou postérieur à ceux de « summum » ou de « gratin », puisque le mot était connu, avec ses différentes acceptions, dès 1600, ainsi qu'il résulte des exemples mentionnés plus haut. Mais si nous rapprochons les uns des autres les indices recueillis, nous pouvons, sans trop d'audace, construire l'hypothèse suivante. Les Espagnols des Antilles pouvaient, comme chaque Espagnol, user du terme *finibusterre*, ou *finisterre*, au sens de « non plus ultra, summum », ou bien, s'il s'agissait d'hommes, de « gratin, crème, aristocratie ». Rien n'empêche que *finibusterre* ait pu servir à désigner les aventuriers qui écumaient la mer des Antilles, soit qu'il s'agisse d'une désignation ironique donnée par les Espagnols à leurs farouches ennemis, soit que le mot ait été appliqué, dans l'île de la Tortue même, par les boucaniers ou les « habitants » aux marins audacieux pour lesquels ils travaillaient. On aura dit d'abord, dans le jargon local, un *finibusterre* pour désigner un pirate, puis, du fait que le nom était devenu un nom d'agent, un **finibustero* par simple changement de la finale, identifiée au suffixe *-ero*. De ce **finibustero*, on arrivait aisément à la forme espagnole *flibustero*, qui risquerait fort, bien qu'attestée au début du XIX^e siècle seulement, de constituer un intéressant archaïsme. Quoi qu'il en soit, notre **finibustero*, dans les Antilles mêmes, aura été francisé en *fribustier* d'abord, en *flibustier* peu après. Cette hypothèse me semble avoir deux arguments en sa faveur : un argument historique d'abord, puisqu'elle situe *finibusterre* > *flibustier* dans son cadre historique, cet affrontement journalier des deux éléments espagnol et français dans les Antilles ; un argument phonétique ensuite, du fait que *finibusterre* explique enfin la présence du fameux *-s-*, dont les bases hollandaises ou anglaises proposées jusqu'ici n'ont pas pu rendre raison. *Fribustier*, *flibustier*, est bien, comme l'a reconnu M. Arveiller, un mot de marin dans la région antillaise qui a le sens de « corsaire » : mais ce mot de marin est surtout un mot du parler spécial de ces corsaires, un mot provenant d'une déformation d'un terme de la germanía. Singulier cas, et cas amusant, de collaboration franco-espagnole.

Paul AEBISCHER.

1. *Romances de Germania de varios autores*, con el Vocabulario por la orden del a.b.c, pora declaración de sus términos y lengua, compuesta por Juan Hidalgo, Madrid, 1779, p. 172.